

Forum

Commentaire

Un optimisme déraisonnable

Claudine Friedberg

Anthropologue, département Hommes, Natures, Sociétés du Muséum national d'histoire naturelle, bâtiment 135, 57 rue Cuvier, 75231 Paris cedex 05, France

Comment lire ce texte¹ qui se présente comme un credo résolument optimiste à l'égard de la science et de la société ? Face à toutes les questions que l'on peut se poser, de « la résistance acquise par un insecte aux molécules produites par une plante en vue de la protéger de lui » à la dissémination de gènes portés par les plantes OGM à des plantes sauvages ou la contamination généralisée des cultures classiques et agrobiologiques, les auteurs répondent ne vous tracassez pas la science sait faire : « les connaissances et les techniques existent », « les bases conceptuelles et les moyens pour le faire existent ». Mais ils nous disent en même temps que « la démarche reste à faire », que l'utilisation en vraie grandeur des OGM n'est possible « qu'à condition d'être soigneusement réglementée et strictement encadrée sur le plan politique », que la question est « de se donner les moyens de mettre en œuvre [...] les outils d'acquisition de connaissances et de contrôle du risque ».

Il faudrait donc aussi faire confiance à la société, c'est-à-dire ici aux hommes politiques, pour qu'ils mettent en place, d'une part, les moyens financiers permettant de faire les études scientifiques nécessaires à l'évaluation des risques et, d'autre part, les moyens juridiques pour parvenir à limiter ces risques. Mais reste un problème : comment assurer le contrôle ?

En quelque sorte, ce texte veut nous convaincre que la science est capable de réparer les dégâts entraînés par

l'application de certains résultats de ses travaux. Or, c'est justement un des arguments de ceux qui considèrent les scientifiques comme des apprentis sorciers : pourquoi mettre en œuvre en vraie grandeur des techniques qui n'ont été expérimentées qu'en laboratoire avant d'en mesurer toutes les conséquences et tous les dangers qui peuvent en résulter, avec comme seul garde-fou l'espérance que la science pourra dans un avenir indéterminé trouver le moyen d'y palier ? Ces techniques, développées au nom de l'amélioration du bien-être de tous les hommes, se révèlent souvent n'être qu'un moyen, pour quelques-uns, de s'enrichir.

Dans le cas des OGM, est-on actuellement vraiment capable de prévoir les dérives que leur usage peut entraîner, non seulement sur le plan de l'environnement, mais aussi sur celui de l'évolution même des organismes cibles ? En effet, les recherches les plus récentes en génétique nous amènent à douter de nos bons vieux gènes pour connaître le devenir d'un être vivant. Repérer les gènes n'est pas suffisant, encore faut-il comprendre comment ils vont s'exprimer dans tel ou tel contexte interne ou externe à l'organisme où ils se trouvent. La génétique devient, comme d'autres disciplines, une science des relations.

Dans ces conditions, peut-on encore afficher la confiance que les auteurs réclament de nous ?

Un début de réponse se trouve dans le compte rendu de séminaire « Les essais au champ de plantes transgéniques : un bilan », publié par F. Papy dans *Natures Sciences Sociétés*, 12, 3, 339-342.

Auteur correspondant : friedbg@mnhn.fr

¹ Voir dans ce numéro l'article de M. Jollivet et J.-C. Mounolou : « Le débat sur les OGM : apports et limites de l'approche biologique ».

À propos de l'emploi des semences transgéniques résistantes aux herbicides à large spectre, l'auteur remarque : « La panoplie des solutions de désherbage se trouve sans doute enrichie, mais les problèmes à résoudre sont déplacés » (p. 341). Plus loin, il nous dit que les plates-formes d'expérience en plein champ « ont permis de développer le principe de biovigilance, mais n'ont pas été conçues pour répondre à toutes les questions soulevées ».

Pour ce qui est de l'attitude de la société, il déclare : « Dépasser la crispation actuelle sur cette question implique que les partenaires sociaux admettent la nécessité de prendre certains risques et que les scientifiques

admettent, pour leur part, qu'ils n'ont pas à choisir ces risques, mais à en débattre. » Il termine sur une remarque de Joly *et al.* (À la recherche d'une « démocratie technique » : enseignements de la conférence citoyenne sur les OGM en France, *Natures Sciences Sociétés*, 11, 1, 3-15), à propos de la conférence citoyenne sur les OGM : « son faible impact, malgré la qualité du travail réalisé, témoigne "de la difficulté de l'appareil technocratique à se réapproprier les résultats de cet exercice" » (p. 342).

Nous sommes donc là encore bien loin de l'optimisme auquel voudraient nous convier M. Jollivet et J.-C. Mounolou.